

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Chez Bookelis

Une histoire simple, 2017

Chronique rurale, 2018

Dernière répète, 2021

Moi, Fred O. Burkinabé et Ardéchois, 2022

La Fontaine de Siloé

Les quatre couleurs de l'Ardèche, 2008

Collaboration avec Michel Rissoan, photographe

Gilbert Freuchet

Jean-Marie et Fernande
de 1914 à 1962

*ou les jeunesses perdues
aux quatre guerres du XX^e siècle*

*Ce livre n'est pas une fiction, il est librement inspiré
d'une histoire vraie.
Toute ressemblance avec des personnes, des situations
des lieux existants ou ayant existé
est volontaire.
Sauf quelquefois...*

À Annick, pour ses encouragements et ses relectures

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com
gilbert-freuchet@orange.fr

ISBN : 979-10-424-1402-3

© Gilbert Freuchet 2024
Photos de couverture : Jean-Marie en 1911
Jean-Marie et Fernande dans les années 1950

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.
L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Ce livre est dédié à Jacques qui, du haut de ses 90 ans, est la dernière mémoire vivante de sa famille. Il m'a permis, grâce à ses nombreux souvenirs et à quelques archives qu'il avait soigneusement conservées, de reconstituer, époque après époque, l'histoire peu commune de tous les siens.

Un grand merci à lui sans qui ce livre n'aurait pas existé.

GF

Jean-Marie et Fernande habitaient deux jolis petits villages de Loire inférieure, en bordure du lac de Grand-Lieu, le plus grand lac naturel de plaine français, elle à Bouaye et lui à la Chevrolière, un peu au sud de Nantes. Les deux bourgs, étaient situés dans cette « marche » de Bretagne, le pays de Retz, limitrophe de la Vendée, et n'étaient distants l'un de l'autre que de quelques petits kilomètres.

Jean-Marie était paysan, ou plutôt fils de paysans, très modestes au demeurant, ce qui ne lui laissait guère le choix d'un autre avenir : ses aïeux étaient paysans, son père était paysan, il serait donc paysan. C'est en tout cas ce qu'on lui avait fermement fait comprendre, façon de montrer que la question ne se posait même pas.

Il avait bien un grand oncle pêcheur sur le lac qui aurait aimé l'avoir pour successeur en lui transmettant ses droits de pêche, mais cette situation était encore moins enviable et n'intéressait pas plus le jeune homme. Partir toutes les nuits pour attraper des anguilles et des civelles, et remonter l'Acheneau, cette rivière qui se jette dans la Loire et qui a la particularité de couler en sens inverse à chaque grande marée. Au retour des pêcheurs, les femmes s'empressaient de charger le poisson avant le petit jour sur des carrioles branlantes tirées par des chiens jusqu'au marché de Nantes.

Pour en revenir à ses aïeux paysans, ils n'étaient en réalité que métayers, leur exploitation liée par contrat à un

propriétaire. C'est le père de Jean-Marie qui, à force d'un travail acharné et d'un endettement important, avait pu racheter la ferme où il avait toujours vécu, et il comptait fort sur son fils aîné pour le seconder dès son retour de l'armée. D'ailleurs, n'était-il pas taillé pour les durs travaux de la terre ? D'une taille pourtant moyenne, à peine atteignait-il son 1,70 mètre, il était d'une solide constitution, charpenté comme un chêne.

Ce que le père ignorait, pauvre homme habitué à trimer comme une bête de somme, c'est qu'au moment même où Jean-Marie allait être remercié pour ses trois ans de bons et loyaux services sous les drapeaux – il ne lui restait que quarante jours à effectuer avant la quille – il n'aurait pas même le temps d'être démobilisé : en août 1914, il partait aussitôt défendre la patrie face à la menace d'un nouveau déferlement barbare des Prussiens. À croire qu'ils devaient l'aimer la France pour vouloir y revenir une deuxième fois. Pourtant, leurs intentions ne semblaient pas plus amicales cette fois-ci que lors de leur précédente incursion en 1870.

Jean-Marie n'eut pas le loisir de se poser la moindre question, il n'eut droit qu'à passer deux tout petits jours chez lui avant de rejoindre son régiment cantonné à Nantes. Deux jours, c'est vraiment peu après trois ans loin des siens, mais l'armée ne fait jamais de sentiment et les hauts-gradés encore moins. Aussi, notre pauvre bidasse fonça-t-il à Bouaye retrouver Fernande, sa bien-aimée qui se languissait de l'avoir si peu vu durant ces trois interminables années. Leurs échanges, nombreux et réguliers, de mots d'amour, ceux qui engagent à la patience et promettent une vie longue et heureuse avec beaucoup d'enfants, n'avaient, le plus souvent, été qu'épistolaires.

Inutile de dire que la joie de la jeune fille ne dura guère lorsqu'elle apprit la nouvelle de son départ dès le lendemain. Elle fit pourtant son possible pour refouler sa tristesse, elle n'allait pas passer la seule journée auprès de lui en pleurant. Et encore, elle ignorait alors, et heureusement, que la guerre qui s'annonçait allait durer longtemps. Quatre ans et trois mois, une éternité quand on a dix-sept ans à peine et qu'on est amoureuse. Jean-Marie en avait six de plus des années, mais il allait trouver le temps encore plus long.

Au petit matin du lendemain, il rejoignait, avec tous les autres conscrits, son régiment non loin de Nantes pour être tous hébergés dans des granges, sur de la paille. Nul ne savait quelle serait la prochaine étape.

Il s'est dit, bien plus tard, que les français étaient partis « la fleur au fusil ». Rien n'est éminemment plus faux. Qu'une élite revancharde, relayée par une presse à la solde des « va-t-en-guerre », se réjouissait de mettre la pâtée aux Prussiens, histoire de laver l'affront de 1870 et récupérer par la même occasion l'Alsace et la Lorraine, est une évidence. Mais il ne faut pas prendre les divagations du moment d'une caste qui resterait bien à l'abri pour celles d'une nation entière qui partait se faire massacrer. Les jeunes bidasses arrachés à leur campagne natale ou à leurs écoles de villages seraient volontiers restés chez eux plutôt qu'aller récupérer des provinces dont ils ignoraient tout. Ces départements confisqués n'étaient-ils pas, depuis des temps immémoriaux, habités par des « Allemands » ? C'était en tout cas le sentiment de Jean-Marie et de nombre de ses semblables. Ils n'eurent pourtant pas le choix, on ne peut désobéir à une mobilisation générale.

Fernande, elle, resterait à Bouaye, que faire d'autre à son âge, elle n'allait pas s'engager comme Madelon pour suivre

son aimé. Et puis, ce n'est pas elle qui avait le plus mauvais rôle se disait-elle pour tenter de se consoler, pourvu qu'il revienne serait sa seule obsession.

Mais en ce jour d'août 1914, elle était d'une infinie tristesse de voir repartir Jean-Marie. Combien de temps encore lui faudrait-il attendre ? Et s'il ne revenait jamais ? Oh ! ça, elle préférerait de même pas y penser. Elle continuerait, comme à l'accoutumée, à seconder sa mère dans les tâches qu'elle accomplissait depuis sa plus tendre enfance. Combien de temps encore ? Lorsque l'on est une jeune fille impatiente d'avoir sa propre vie, on n'aime pas reporter ses rêves.

Pourtant, sa famille était un peu moins « rustique » que celle de Jean-Marie et elle serait peut-être plus à même de comprendre son chagrin. Hélas, si Fernande était d'un milieu assurément aisé, il n'était pas très ouvert pour autant, tout au contraire : son oncle, souvent absent, était à la tête de deux entreprises de longue tradition, l'une en menuiserie et charpente, l'autre de maçonnerie, et le travail ne manquait pas. Sept ou huit ouvriers y travaillaient en permanence. Heureusement que leur âge plus avancé les laissait, pour l'instant, à l'écart de toute mobilisation, sauf les deux jeunes apprentis qu'il faudrait remplacer.

Grâce à cette situation avantageuse à l'époque, il présidait aux destinées de la famille et du village dont il était le maire depuis plusieurs mandats. Il faisait figure de chef de clan et le modeste Jean-Marie, considéré comme *persona non grata*, devait cesser de fréquenter sa nièce, elle épouserait quelqu'un de son milieu, un point c'est tout. Fernande se moquait bien de ces survivances d'un autre âge. Dès qu'elle serait majeure, elle ferait ce qu'elle voudrait, n'en déplaise au chef autoproclamé. Le reste de la famille, et en premier lieu son père, pouvait bien

la traiter d'anarchiste, ce qu'elle était sans doute malgré son jeune âge, elle n'en ferait qu'à sa tête – ce qu'elle fera jusqu'à la fin de ses jours. Et elle savait qu'elle pouvait compter sur sa mère, la seule qui la comprenait, pour l'aider.

Fernande n'eut pourtant guère le loisir de s'ennuyer longtemps ni de s'apitoyer sur son sort de Pénélope à attendre impatiemment le retour d'Ulysse. En effet, à peine quelques semaines plus tard, le facteur lui portait une missive émanant de la mairie mais portant le cachet officiel du Ministère de la guerre. Sans fioritures excessives, de façon laconique mais précise et ferme, on l'informait que dès le lendemain elle devait se présenter impérativement à la « Manufacture royale de boulets de canon », une usine se trouvant à Indret, un village industriel des bords de Loire, dans l'immédiate banlieue ouest de Nantes. Si ce recrutement forcé n'était guère à son goût, au moins il lui permettrait d'être à l'abri des sempiternels reproches de vilain petit canard.

La manufacture était une très ancienne usine, désaffectée depuis fort longtemps, où l'on fabriquait, aux temps jadis, des boulets de canons pour les bateaux. C'était alors la glorieuse époque de la marine à voile qui avait vu nombre d'armateurs de vaisseaux au long cours s'enrichir sans vergogne grâce au commerce triangulaire.

Dès l'entrée en guerre, après quelques réaménagements et la mise en place de nouvelles machines, elle fut aussitôt réouverte pour reprendre du service car les édiles qui nous gouvernent venaient de s'apercevoir, un peu tardivement certes, qu'on avait un énorme besoin de munitions. Une nouvelle fois, la France réalisait qu'elle n'était pas prête à affronter toutes les merveilles que le complexe militaro-industriel teuton allait leur déverser sur la tête.

C'est ainsi que Fernande, à dix-sept ans à peine, commença à fabriquer, installée devant une chaîne de montage huit à dix heures par jour et six jours par semaine, de beaux obus tout neufs pour nos canons de 75 et autres plus gros calibres. Elle y restera jusqu'en 1918, l'arrêt des massacres mettant fin à sa sinistre et pénible activité, il n'y avait plus d'ennemis à bombarder. L'usine fut définitivement fermée cette fois et Fernande se retrouva sans emploi. Elle ne s'en plaignit pas, au contraire, tant le travail avait été harassant.

Quant à Jean-Marie, les sept années passées dans l'armée l'avaient profondément changé. Ce n'est pas qu'il avait vu du pays, non, il n'en avait pas vraiment eu l'occasion, enterré qu'il fut pendant des années dans des tranchées immondes, ne sortant que pour de brèves offensives, la plupart du temps aussi meurtrières qu'inutiles. La Marne, Verdun, la Somme, il n'avait rien vu d'autre que des trous d'obus et des paysages irrémédiablement dévastés. Et pourtant, il en avait parcouru des distances, de rares fois en train, le plus souvent à pied pendant la nuit pour ne pas être repéré, quarante kilomètres, souvent plus. À peine arrivé, il fallait s'enterrer avant le lever du jour et enfin se reposer à condition que les nouvelles lignes ne fussent pas aussitôt bombardées par les obusiers allemands.

Après les retraits successives de l'armée française des Ardennes belges, puis de Lorraine, puis de Champagne, son régiment fut envoyé à marche forcée sur la Marne où le péril était imminent, les forces allemandes menaçaient directement Paris. Il n'eut pas la chance de ceux qui eurent droit au voyage dans ces fameux taxis tout juste assez nombreux pour transporter quelques milliers de soldats. Comme la grande majorité des combattants, il fit le voyage à pied.

Néanmoins, bien qu'épuisés par ces longs trajets, ceux qu'on appellerait bientôt « les Poilus » parvinrent à repousser les Prussiens jusqu'à l'Aisne. Ils n'iront guère plus loin et l'on commença à creuser et creuser encore des tranchées dans lesquelles ils durent tous s'enterrer pendant cette année 1915, puis les années suivantes. C'est ainsi que commença alors leur long calvaire, une descente aux enfers dans le froid, vautrés dans la boue sous la pluie, rongés par les puces et les poux au milieu des rats qui pullulaient autour d'eux.

La jeunesse de Jean-Marie, comme celle de tous les autres malheureux soldats, jeunes hommes en pleine fleur de l'âge, se passa au front, à se protéger des obus de toutes dimensions et de tous calibres qui pleuvaient dru, à en envoyer autant sur les lignes adverses, il n'y a pas de raison, puis, au moment où le feu roulant de l'artillerie cessait, à monter à l'assaut en hurlant lors d'inutiles offensives jusqu'à ce qu'on l'envoie enfin, et pour la première fois, se requinquer à l'arrière pour quelques trop courtes journées de repos.

En mars 1916, il se retrouve sous l'orage d'acier qui tombe sur Verdun depuis un mois déjà et durera presque une année, jusqu'en décembre. Jean-Marie quitta la ville assiégée en juillet avant la fin de ce gigantesque bain de sang pour rejoindre un autre carnage tout aussi effroyable : le général Joffre avait besoin de nombreux renforts pour lancer une offensive dans la Somme. Il y combattrait quatre mois et pour gagner quoi en fin de compte ? Péniblement dix petits kilomètres sur les lignes ennemies au prix de quelques centaines de milliers de morts. Ça faisait tout de même cher du kilomètre ! Mais bon, les Allemands n'étaient pas passés.

Et pendant tous ces longs mois, nul ne put avoir de ses nouvelles, hormis, au début, deux ou trois évasives petites feuilles froissées soumises à une censure draconienne. Était-il

mort ? Blessé ? Ou encore en vie, indemne ? Fernande passait par tous les états. Heureusement, si l'on peut dire, sa vie de jeune ouvrière ne lui laissait guère le loisir de penser.

Ce n'est qu'au bout de deux ans, peut-être un peu plus, que son fiancé eut enfin sa première permission. Oh, pas bien longue, à peine plus d'une semaine seulement, mais c'était suffisant pour retourner chez lui, pour peu qu'il trouvât un train.

Il dut faire étape une demi-journée à Paris avant de pouvoir reprendre un train pour Nantes. La vie parisienne le déconcerta par son apparente indolence. Les badauds sur le trottoir s'écartaient sur son passage, le trouvant sans doute sale et hirsute, peut-être même couvert de poux. On le regardait, lui et les autres soldats arrivés eux-mêmes pour une courte permission, un peu comme on le ferait de bêtes curieuses venues troubler une illusoire sérénité. Il se prit un moment à regretter ses copains de tranchées et à être pressé de les rejoindre... Ils se croyaient des héros, on les dédaignait et on les évitait.

Le bref séjour à La Chevrolière le laissa encore plus désespéré. Il eut la désagréable sensation d'être devenu étranger aux préoccupations d'avant-guerre des siens, comme s'ils ignoraient que la guerre faisait rage, comme s'ils ignoraient que des batailles acharnées et terriblement meurtrières se déroulaient à quelques centaines de kilomètres seulement. Les conversations lors des repas ne le concernaient plus, aux rares questions qu'on lui posait il répondait évasivement.

Il préféra ne rien raconter de ce qu'il vivait puisque, pensait-il, il n'aurait pas été compris. La seule chose qu'il trouva inhabituelle fut le nombre inaccoutumé de femmes et d'enfants qui travaillaient dans les champs. Effectivement,

ceux qui n'avaient pas été mobilisés du fait de leur âge n'avaient pas hérité d'une situation enviable eux non plus. Il leur fallut remplacer leur père ou leurs frères qui combattaient. Dans toute la France rurale, les jeunes quittèrent l'école, réquisitionnés pour travailler aux champs, même les enfants d'à peine une dizaine d'années. Les femmes prirent une grande part quand le nombre d'hommes ne suffisait pas à la tâche. Il était fréquent de les voir trimer à la conduite d'un attelage lors des fenaisons, des moissons, des vendanges... À l'intérieur, comme à l'extérieur du pays, nul n'eut la vie facile.

Heureusement pour Jean-Marie qu'il avait Fernande, sa Fernande avec laquelle il passa trois journées délicieuses. Journées trop courtes, la semaine terminée et malgré les pleurs de sa fiancée, il rejoignait la Champagne et il eut l'immense chance de ne pas participer à l'offensive du Chemin des Dames, offensive perdue d'avance au cours de laquelle pas loin de deux cent mille soldats tombèrent en quelques semaines. Sans doute n'en serait-il jamais revenu ?

Mais, la « guerre de Jean-Marie » n'était pas terminée, et, en dépit des nombreux pourparlers entre nations belligérantes qui échouèrent tous, elle se poursuivit encore de longs mois. Malgré un épuisement qu'il finissait par ne même plus ressentir, son régiment, ou du moins ce qu'il en restait, dû une nouvelle fois rejoindre la Marne en juillet 1918 où les allemands allaient jeter leurs dernières forces.

Un peu comme un cheval épuisé qui accélère la cadence parce qu'il sent l'écurie, les poilus tinrent le choc car ils entendaient à présent que la victoire finale était toute proche. Hélas, à quel prix ! Il fallut une dernière offensive d'ampleur avec les Britanniques et les Américains, enfin prêts pour la

première fois, pour enfoncer définitivement les dernières forces allemandes.

Ce n'est qu'à la toute fin du mois de novembre que Jean-Marie apprit qu'il allait être enfin libéré. On démobilisait progressivement, classe par classe, les réservistes. Eu égard à ses nombreux états de service, sept longues années en tout, il eut la joie d'apprendre qu'il ne participerait pas aux troupes d'occupation de l'Allemagne. Il fut démobilisé dans les tout premiers jours de décembre après un court séjour à Paris où furent organisés quelques défilés avec les troupes restantes. Certains soldats, assez chanceux pour avoir survécu à la guerre sans blessure grave, auront passé cinq, six, voire sept années sous l'uniforme. Jean-Marie rentra chez lui peu avant Noël et ne fut pas réquisitionné pour le Grand défilé de la Victoire quelques mois plus tard, le 14 juillet 1919, où furent représentées toutes les nations alliées qui défilèrent à la suite des maréchaux Joffre et Foch.

Comme pour beaucoup de combattants, le retour va s'avérer particulièrement difficile dans un pays à tout niveau bouleversé. Jean-Marie était loin de se l'imaginer bien qu'il en avait eu un avant-goût lors de sa précédente permission.

C'est un miraculé qui revint indemne au pays. Hélas, comme il l'avait pressenti, son bonheur fut de courte durée. Il ne retrouvait plus ses repères, il n'avait plus sa place dans son village, la vie s'était poursuivie sans lui. Les préoccupations de sa famille et de son entourage n'étaient plus les siennes. Les longues années passées au front, les relations qui s'étaient nouées avec ses compagnons d'infortune, les moments chaleureux – car il y en avait eu quelques-uns – et les sentiments confus qu'il avait éprouvés l'avaient profondément ébranlé. Il ne raconta rien, à quoi bon, il voulait oublier les

cris des blessés agonisant, les morts sur lesquels on marchait, les trous d'obus remplis d'eau où des camarades se noyaient... Tous ses souvenirs resteraient enfouis au plus profond de lui-même jusqu'à la fin de ses jours. Aucun membre de son entourage ne put rien apprendre de ses tourments pendant ces quatre interminables années, il n'en parla jamais. Il ne fut pas le seul à se taire, de très nombreux poilus, une fois rentrés au bercail, ne racontèrent rien de l'enfer qu'ils avaient vécu.

L'armée et la guerre venaient de lui voler sept années de sa jeunesse.

Assurément, Jean-Marie ne se voyait plus du tout travailler dans une ferme pour le restant de ses jours, et il n'eut aucune hésitation cette fois à affirmer son désaccord face à l'autorité paternelle qu'il avait longtemps cru inflexible. Quatre années dans les pires souffrances transforment un homme à un point qu'on ne peut imaginer. Il était, hélas, loin d'être le seul dans cette situation. Ses trop rares collègues revenus au village comme lui, éprouvaient ce même sentiment, cette sensation d'être devenus les survivants d'un autre monde après une apocalypse.

Fernande, avec qui il avait correspondu longtemps, était dans les mêmes dispositions, ses années d'usine en avaient fait une femme, une jeune femme majeure de vingt et un an. Elle n'était plus cette adolescente hantée par des cauchemars presque toutes les nuits qui la laissaient épuisée et déprimée au petit matin, des cauchemars où tous les morts sous les bombes se relevaient en même temps pour l'accuser d'en être la responsable et tentaient de l'attraper. Elle se débattait, puis se voyait chevaucher des obus, à la façon du baron de Münchhausen, et se réveillait en nage juste avant qu'ils n'explosent. À présent que tout semblait fini, elle ne voulait plus passer devant cette sinistre manufacture de boulets de

canon. Elle ne voulait plus se souvenir du froid qui les engourdisait, elle et toutes ses jeunes camarades, immobiles devant leur chaîne à vérifier la bonne mise en place des détonateurs sur les bombes de tout calibre qui ne feraient qu'ajouter des morts et encore des morts.

La guerre lui avait volé quatre années de sa jeunesse.

Fernande voulait aussi fuir les accablantes traditions surannées et les incessantes médisances et méchancetés diverses qui ponctuent la vie de tous nos beaux villages ruraux. Ces bourgades essentiellement tournées vers le lac, entre marais, océan et bocage, ne brillaient pas par leur avant-gardisme. Et comme la jeune fille était rebelle – elle faisait partie de ces très rares villageois qui n'allaient pas à l'église – elle n'ignorait pas qu'elle faisait l'objet de maints ragots et autres clabauderies. Tout comme Jean-Marie, elle voulait bâtir quelque chose d'autre ailleurs. Dès qu'ils seraient mariés, ils partiraient, c'était décidé.

Une heureuse opportunité allait se présenter peu de temps après et faciliter leur décision : un ami, que Jean-Marie avait connu dans son bataillon, s'était installé à demeure à Paris, après la démobilisation. Il lui avait écrit que l'usine où il travaillait recrutait car elle avait un énorme besoin de main d'œuvre. Il y avait tellement d'éclopés, parmi ceux qui étaient revenus, qu'il était difficile pour un patron, et en particulier le sien, de trouver suffisamment d'ouvriers en bon état de marche. Si Jean-Marie voulait travailler dans la grande ville, il fallait qu'il vienne rapidement, c'était le moment. La solution, pensaient-ils, venait d'être trouvée et s'il y avait de l'embauche à Paris, il n'y avait plus à attendre.

Les célébrations du mariage, qu'ils officialisèrent à l'église pour ne pas fâcher la famille plus qu'il ne faut, à peine

terminées, ils préparèrent leurs maigres bagages et deux jours plus tard, ils s'embarquaient dans le premier train à destination de la lointaine capitale. Pour la banlieue plus précisément, c'est toujours là qu'échouent les émigrants, mais ça, ils ne le savaient pas encore. Le voyage fut long et inconfortable dans un train plein à craquer, mais à peine s'en rendirent-ils compte. Fernande était heureuse de quitter enfin cet univers villageois et familial qui l'étouffait. Ils avaient réussi à trouver deux places l'un à côté de l'autre à condition de garder leurs bagages sur les genoux. Ils avaient connu des moments tellement pire... Une fois arrivés, le plus urgent serait de chercher à se loger.

Vouloir partir est une résolution, la réaliser en est une autre. *Ils quittent un à un le pays pour s'en aller gagner leur vie loin de la terre où ils sont nés*, chantera, bien plus tard, un troubadour des temps modernes qui déplorait la désertification de la Cévenne ardéchoise. Cela peut paraître anodin, voire banal à tous ceux qui n'ont jamais bougé de chez eux, pourtant ces « nouveaux migrants » vivent un véritable déchirement qui demandera du temps pour se cicatriser. S'il y parvient jamais... ?

Ce n'est, en effet, jamais de gaité de cœur que l'on s'expatrie : troquer les vastes et calmes étendues mélancoliques du marais breton, les colères brutales de l'océan, la luminosité si particulière d'un ciel qu'on ne retrouve nulle part ailleurs contre la grisaille des banlieues aux rues bordées d'usines malodorantes, émaillées de quelques immeubles gris et de nombreux taudis ne vous remplit pas forcément d'une folle allégresse. C'est ce que Jean-Marie et Fernande ressentirent, même s'ils s'y attendaient plus ou moins, quand ils sortirent du métro à la porte de la Villette. Ils allaient découvrir Aubervilliers.

Ce n'était pas, à proprement parler, une belle ville. Cette cité de la banlieue nord était partagée entre population ouvrière et population rurale. Les abattoirs de la Villette avait attiré d'autres industries peu ragoutantes, notamment des tanneries et des entreprises d'équarrissage où il n'était pas rare de trouver des cadavres d'animaux en décomposition, couverts de mouches vertes.

Par chance, si l'on peut dire les choses de cette façon-là, ce n'était pas les taudis qui manquaient à cette époque, et après quelques nuits passées dans un hôtel sans confort, juste en face des abattoirs, ils en trouvèrent rapidement un, à la Porte de la Villette, séparé de Paris par ce grand boulevard des Maréchaux et le *no man's land* qui remplaçait les anciennes fortifications devenues obsolètes, au fur et à mesure qu'elles étaient démolies. Là s'était établie une véritable Zone, un bidonville de cabanes en bois couvertes de tôles ondulées où « vivaient » les travailleurs les plus pauvres et les immigrés étrangers, principalement des Italiens.

Leur petit « appartement », qui n'avait d'appartement que le nom, se situait dans une des ruelles les plus misérables du quartier, limitrophe de la Zone du XIX^e arrondissement, à proximité du canal Saint-Martin.

Ils achetèrent rapidement quelques meubles d'occasion, très peu vu leurs ressources : une table en bois blanc et quelques chaises pas trop bancales, un lit et une armoire sans glace où il ne restait qu'une seule porte et un vieux réchaud à gaz butane qu'il fallut rafistoler. Ils durent mettre avec précaution quelques cales sous les pieds de l'armoire et de la table pour les maintenir de niveau tant le plancher s'était affaissé. Il y avait plus de cinq centimètres d'écart d'un mur à l'autre. La première fois qu'ils déjeunèrent, ils crurent bon de s'installer côte à côte sur la partie haute craignant de basculer en arrière.

C'est provisoire avait déclaré sentencieusement Jean-Marie, navré de voir sa Fernande quelque peu déboussolée. Dès qu'on travaillera, on cherchera quelque chose de plus décent.

Entre temps, il s'était rendu à l'usine où travaillait son ami et le besoin de main-d'œuvre était tel qu'il fut embauché sur le champ, il commencerait dès le lundi suivant. L'entreprise qui l'accueillait était spécialisée dans la fabrication de laques et vernis pour carrosseries et de toutes sortes de peintures et colorants artificiels pour la décoration. Elle avait ouvert en 1906 à la place d'une ancienne fabrique de savon. Elle se situait aux confins nord d'Aubervilliers, là où se dressait encore à cette époque un des nombreux forts à la Vauban chargés de protéger Paris.

Par un heureux hasard, Jean-Marie avait pensé à emporter son vélo avec lui, un vieux vélo noir, sans dérailleur, avec un seul pignon comme on les faisait autrefois. Gravier la moindre côte relevait de l'exploit. Ah ! qu'on était loin des plaines sans relief du marais breton-vendéen où seul le vent d'ouest est un obstacle pour les cyclistes. Mais peu importe, il avait du travail qu'il n'avait pas eu à chercher longtemps, là était l'essentiel, pour le reste on verrait plus tard.

Fernande trouva elle aussi assez rapidement un emploi dans une brasserie toute proche de chez elle qui exhalait dans tout le quartier ses odeurs de houblon et d'orge bouillis. Malgré sa petite taille, elle frôlait tout juste le 1,58 mètre, elle était solide et costaud, ce qui lui valut d'être affectée au chargement et déchargement des charrettes tirées par des vieilles carnes, les chevaux aptes à ce genre de tâches s'étaient faits massacrer dans des proportions encore plus monstrueuses que les soldats. Il y avait aussi quelques rares camions que les entreprises commençaient à acquérir. Son travail était éreintant, les casiers trop lourds, mais elle ne se plaignit jamais. C'était

tellement moins effrayant que de fabriquer des bombes. L'alcool ne tuait pas avec la même rapidité. Et puis, espérait-elle, c'est provisoire et déjà bien d'avoir si vite trouvé un gagne-pain.

Ce n'est pas qu'on manquait d'hommes pour faire ce travail si peu féminin, mais au retour de la guerre un trop grand nombre de nos héros ne pouvaient plus guère être utilisés que dans les bureaux, et encore. Les pouvoirs publics incitèrent toutes les entreprises qui en avaient la possibilité à les embaucher pour les tâches les moins pénibles. C'est le moins que pouvait faire la Patrie reconnaissante. Pour combien de temps ? C'est ainsi que nombre travaux de force se virent confier à des femmes. On attendrait l'arrivée de nouvelles générations toutes fraîches de jeunes mâles pour prier alors la gente féminine de retourner à ses foyers s'occuper des tâches ménagères pour lesquelles elle avait été éduquée.

Finalement, les choses ne s'étaient pas si mal passées que ça pour Fernande et Jean-Marie. À part le paysage et les senteurs d'iode et de varech qui leur manquaient. En échange, ils avaient les odeurs nauséabondes des quelques usines qui fabriquaient des produits chimiques et des engrais. Néanmoins, en peu de temps, leur situation s'était plus ou moins éclaircie, ils avaient tous deux trouvé un emploi et un toit, même s'il était un rien sordide, pour s'abriter. Seule la grisaille des rues, des maisons, du ciel lui-même les rendait maussades. Mais le présent n'était guère propice au vague à l'âme et aux regrets qui l'accompagnent. Il fallait survivre. La guerre les avait épargnés, une nouvelle existence était à construire et à affronter.